



CANONS ANGLAIS AU NATAL.

TEMPERATURE

Du 20 février 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 20 février — Indications pour la Louisiane: Temps beau et plus froid mercredi; beau jeudi; vents du nord-ouest.

LA FETE

—DES—

ATLANTIENS.

TABLEAUX MAGNIFIQUES

—ET—

GRAND BAL.

Mlle NORA GLENNY. Reine.

Mlles Laura Fantinoy, Kettie Laboussé, Corinne Villard, demoiselles d'honneur.

Il y a des races, des familles, des individus que l'on chausse naturellement, bonnement, sans songer à maillot ou à ce qui leur nom. Pour que vos lèvres esquissent involontairement un malicieux sourire.

Il en est d'autres que l'on ne peut que chanter à la façon d'Homère ou de Virgile — armée vrombissante — en embouchant la longue trompette dont la renommée se sert dans les grands jours de fête, pour célébrer ses plus illustres héros.

Il en est un peu ainsi des Incas, qui sont fort peu connus et qui, peut-être, gagnent beaucoup à ne pas l'être davantage.

Et maintenant, l'effet que produisent sur nous le mystère, la légende, le roman. Nous n'aimons guère voir les choses telles qu'elles sont; nous préférons les apercevoir vaguement à travers un voile qui les transforme, les grossit, leur donne de mons-

truses proportions et les transforme en fantômes, lesquels grandissent et grossissent à mesure qu'ils s'éloignent de nous et que le nuage qui les cache à nos yeux s'épaissit.

Voilà les choses telles qu'elles sont, si donc! Nous préférons les voir telles qu'elles ne sont pas et, même parfois, telles qu'il ne faudrait pas qu'elles fussent.

Que de grecs qui, chez nous, mériteraient les honneurs du pénitencier, sinon de la potence; que de grecs que, pour rien au monde, nous ne voudrions recevoir dans nos familles, dont la véritable place serait dans des maisons de correction, et que l'on nous présente, au théâtre et dans les romans, comme des héros, comme des héroïnes qui devraient nous servir de modèles.

Nous ne disons pas cela, bien entendu, pour ceux, qu'hier soir, les Atlantiens offraient à nos regards comme des objets d'admiration, presque d'adoration. Les Incas avaient généralement du bon; c'étaient de braves gens, quoique des demi-dieux d'une origine un peu suspecte. Ils prétendaient être fils du Soleil, une descendance qui a eu jadis ses gloires et ses grandeurs, mais qui est, à l'heure qu'il est, un peu démodée. Par les temps de démocratie et de libre pensée que nous traversons, on ne croit plus guère aux aristocraties de naissance, ni aux filiations divines. Notre devise aujourd'hui, c'est: Le soleil luit pour tout le monde, et chacun peut se vanter d'être son fils.

Nous avons fait mieux encore. Un jour, le "malade imaginaire" se désolait de ne pouvoir s'assurer l'existence d'un médecin qui serait de la famille et qui serait toujours là pour le soigner, en cas d'accident; et un ami compatissant lui disait: "Faites mieux que cela; faites-vous médecin vous-même, vous pourrez vous guérir et braver impunément toutes les indispositions.

Le brave Argan suivit ce conseil; il se fit improviser médecin, et il s'en trouva bien. Nous en avons fait autant; ne pouvant tous être les fils du Soleil, nous nous sommes faits soleils nous-mêmes: soleils d'esprit, soleils de science, soleils de morale, soleils de justice. Plus rien n'est à notre épreuve. Nous possédons en nous la source de tous les biens, comme de tous les remèdes. C'est fait quelque chose autrefois que d'être Inca. Ce titre-là n'a plus guère de valeur. Voyez plutôt le Mikado. C'est encore un fils du Soleil, celui-là. Mais, mal-

gré sa noble filiation, il est obligé de rendre des comptes à ses sujets, comme un simple président de république, et il est exposé, à chaque instant, à être ignominieusement blackboulé par eux.

Voilà où en seraient réduits les Incas, s'ils existaient encore. Heureusement ils ont en l'esprit de disparaître à temps, emportant avec eux leurs titres, leur puissance et leurs richesses. Savez-vous combien il y en a eu, de ces bienheureux Incas? Quatorze qui se sont succédés, sans aucune interruption, sans aucune révolution.

La dynastie commence à Manco-Capac — un drôle de nom, pas agréable à entendre, encore moins agréable à prononcer. Son successeur s'appelait Suïchi-Rocay; son petit-fils, Capac-Yupank; son arrière-petit-fils, Yahuarhuacac.

Nous vous dispensons de prononcer les noms des dix autres, ici, pour ne pas vous exposer à vous décrocher la mâchoire.

Tous ces braves gens là, vivaient heureux, respectés et obéis comme des fils du Soleil, jouissant d'une puissance absolue et n'abusant jamais, à l'exception toutefois de quelques moments d'oubli où ils faisaient un peu trop lourdement sentir leur joug.

Quand quelques sacrilèges venus d'Espagne et devenus les maîtres du Mexique, s'avisaient de conquérir le Pérou, pays favorisé du ciel, où l'on renuait l'or à la pelle. On n'y connaissait pas les bienfaits de la civilisation moderne, avec ses aimables engins de destruction, tels que les Krupp, les Maxim, les Manners et autres canons à longue portée, qui vous décrochent assez proprement un homme à six ou huit milles de distance. C'en était fait de l'Empire des Incas. Il fut subjugué par les Espagnols qui, du reste, en l'emportèrent pas au paradis.

Après avoir classés les autres, ils furent chassés eux-mêmes et tous ces pays, à l'heure qu'il est, ne sont plus espagnols que par la langue, en attendant que par la langue disparaissent à son tour. C'est à la chute de cet empire bon enfant des Incas que nous font assister les Atlantiens.

Que Dieu les bénisse! C'est une revanche contre les atrocités du passé et un retour plus ou moins heureux, au régime des Incas, avec, en plus, les bienfaits de la liberté et des institutions modernes.

Ce sont les événements que vient de représenter, hier, d'une façon grandiose et avec un éclat

tout-à-fait inaccoutumé, la Société des Atlantiens. La fête avait lieu, comme à l'ordinaire en pareille circonstance, à l'Opéra de la rue Bourbon. La salle était splendidement illuminée. La société a dû faire des frais énormes pour produire de pareils effets de lumière. Quant aux décors, ils dépassaient en richesse tout ce que nous avons vu jusqu'ici, à l'Opéra.

Comme toujours, on n'apercevait dans l'assistance que l'élite de la société néo-orléanaise et une foule d'étrangers accourus en brillante toilette pour jouir de ce superbe spectacle.

Le premier tableau, œuvre d'un habile décorateur, représentait le débarquement des Espagnols. Tout le cortège, composé de guerriers aux armes étincelantes sous les mille feux de l'électricité, offrait un éblouissant spectacle. Les Atlantiens avaient voulu faire grand et ils y ont réussi. Nous doutons qu'on puisse offrir aux étrangers un coup d'œil plus éclatant et plus chatoyant à la fois.

Le second tableau surpassait encore le premier s'il est possible; il représentait l'intérieur du Temple du Soleil, la source de toute lumière. Qu'on juge des effets que peuvent produire les milliers de jets électriques accumulés et concentrés sur un étroit espace comme la scène de l'Opéra! Il y a des magnificences dont on ne peut se rendre compte, que quand on en est le témoin émerveillé.

C'est au milieu de tous ces éclats que la Reine du Bal a ouvert la fête, entourée de ses filles d'honneur. Nous publions leurs noms en tête de cet article. Après les premiers quadrilles d'honneur, les danses sont devenues générales. C'est encore tout ébloui qu'à notre regret, nous avons dû quitter la salle.

COMITE DE RECEPTION.

- M. J. P. BLAIR, Président. M. A. PAUL, Secrétaire. M. L. W. MONTAGNE, Trésorier. M. J. B. ROBERT, Secrétaire adjoint. M. G. H. BROWN, Trésorier adjoint. M. R. S. WHITE, Secrétaire adjoint. M. T. G. GREEN, Trésorier adjoint. M. K. L. BLACK, Secrétaire adjoint. M. N. O. BLUE, Trésorier adjoint. M. P. Q. RED, Secrétaire adjoint. M. R. S. WHITE, Trésorier adjoint. M. T. G. GREEN, Secrétaire adjoint. M. K. L. BLACK, Trésorier adjoint. M. N. O. BLUE, Secrétaire adjoint. M. P. Q. RED, Trésorier adjoint.

COMITE DE BAL.

- M. C. LEE Mc MILLAN, Président. M. G. CORA, Secrétaire. M. H. LEVERICH, Trésorier. M. E. S. BROWN, Secrétaire adjoint. M. J. B. ROBERT, Trésorier adjoint. M. A. PAUL, Secrétaire adjoint. M. L. W. MONTAGNE, Trésorier adjoint. M. J. B. ROBERT, Secrétaire adjoint. M. G. H. BROWN, Trésorier adjoint. M. R. S. WHITE, Secrétaire adjoint. M. T. G. GREEN, Trésorier adjoint. M. K. L. BLACK, Secrétaire adjoint. M. N. O. BLUE, Trésorier adjoint. M. P. Q. RED, Secrétaire adjoint. M. R. S. WHITE, Trésorier adjoint. M. T. G. GREEN, Secrétaire adjoint. M. K. L. BLACK, Trésorier adjoint. M. N. O. BLUE, Secrétaire adjoint. M. P. Q. RED, Trésorier adjoint.

L'itinéraire de Nérée.

L'équippe de Nérée parcourra nos rues ce soir comme suit: elle fera son apparition à l'intersection des rues Calabonne et Canal, descendra cette dernière jusqu'à Magazine; montera Magazine jusqu'à Poeyfarré; passera rue du Camp qu'elle traversera jusqu'à Calloper; passera à St-Charles qu'elle descendra jusqu'à Canal.

Nouveau règlement du Revenu de l'intérieur.

Washington, 20 février.—Le commissaire Wilson, du revenu intérieur, a rendu une décision en vertu de laquelle un timbre spécial employé par une corporation qui fait le commerce de liquors, ne peut servir à une autre personne quelconque, sous prétexte qu'elle avait été actionnaire de la dite corporation, au moment de la dissolution de cette dernière.

L'Académie Russe.

Depuis quelques jours, paraît-il, la Russie a une Académie analogue à l'Académie française et constituée à peu près sur le même modèle. Il n'y avait jusqu'alors en Russie que des Académies spéciales comme les diverses classes de l'Institut de France et consacrées, l'une aux historiens et aux moralistes, une autre aux épigraphistes, une autre encore aux représentants des diverses sciences. Ces groupes réunis ont décidé de constituer une Académie nouvelle et de procéder eux-mêmes à l'élection des nouveaux académiciens. Neuf élections ont eu lieu par acclamation: ce sont celles du comte Tolstoï, du grand-duc Constantin, de Potéchine, de Koni, de Gemtchounikoff, du comte Golentchiff Koutousoff, de Solowiew, de Tchekoff et de Korolenko. L'œuvre de Tolstoï est trop célèbre en France pour qu'il y ait lieu de rappeler les titres du premier des académiciens russes.

Les romans de Korolenko, sans être aussi populaires en France, sont aussi très connus. La Revue hebdomadaire a publié les Mémoires de Anton Tchekoff et la Revue de Paris, la Salle No 6, du même auteur. Le premier de ces romans est une étude de la vie rustique; le second nous a fait connaître les hôpitaux et les médecins russes. Tous deux sont moins des romans que des successions de scènes réalistes: Tchekoff est quelque chose comme le Maupassant de la Russie; c'est, de tous les écrivains contemporains, celui que Tolstoï estime le plus. Le grand-duc Constantin est poète, et il en est dit un peu fier que d'être altessé. C'est pourquoi il signe simplement ses ouvrages "Constantin Romanoff". Il a traduit Hamlet en vers. Il a composé, à l'occasion du centenaire de Pouchkine, le poème d'une cantate, dont le début peut se traduire ainsi: "Il y a cent ans, juste cent ans, par une belle matinée de printemps comme celle-ci, Pouchkine naissait au jour. Qui? il y a cent ans. Déjà! Comme le temps passe!..." Solowiew est un écrivain religieux qui a joué un rôle assez considérable. Un de ses ouvrages, La Russie et la Religion universelle, a été traduit en français. Il résume assez bien l'effort de toute la première partie de sa vie, pendant laquelle Solowiew a tenté, par ses livres, par son influence personnelle et par sa propagande de réconcilier le culte orthodoxe et le culte catholique. Solowiew est aussi un philosophe. Il traduit en ce moment les œuvres de Platon. Tandis que les autres philosophes russes sont socialistes et positivistes, qu'ils s'inspirent soit de Fourier et de Saint-Simon, soit de Comte et de Littré, Solowiew est seul mystique et métaphysicien. Koni est un grand juriste, un grand orateur, qui s'est révélé jadis par une campagne menée contre l'administration pénitentiaire. A l'occasion d'une affaire retentissante, une jeune étudiante russe avait été assassinée dans une prison par un capitaine de gendarmes. Koni, à cette époque, était considéré comme un révolutionnaire. Cela ne l'a pas empêché, depuis, d'arriver aux plus hautes magistratures: il est aujourd'hui procureur impérial.

Commande d'obus en France.

Paris, France, 20 février.—D'après une dépêche de Rennes une fabrique de cette ville a reçu du gouvernement du Transvaal une commande de 150,000 obus.

MADAGASCAR.

Envoi d'une batterie.

Du Figaro, 6 février.

MARSEILLE.—L'Ecole d'artillerie de Valence vient d'expédier à Marseille un premier envoi de canons destinés à Madagascar et particulièrement à Diégo-Suarez. Ce sont six pièces de 80 millimètres, modèle 1875, avec leurs affûts, leurs fourgons-munitions, leurs charrettes fourragères et leurs charriots de parc. Les pièces sont arrivées à la gare maritime d'Arène et ont été dirigées, de là, dans les hangars de la 3e section pour être embarquées à bord de l'Alexandre-III qui part le 10.

Le service colonial a reçu en même temps 267 caisses de projectiles pour ces canons, des obus ordinaires à forme cylindro-ogivale et des obus à mitraille modèle 1880.

Le steamer Ville de Belfort partira vers la fin du mois avec 1,000 tonnes de matériel de génie, destinée à la construction de baraquements pour le camp retranché de Diégo-Suarez.

Un mariage en fiançailles.

TANANARIVE.—Binao, reine des Sakalaves, les rois de Tsaraso et de Tsialana, avec une suite nombreuse et baroloée de femmes et de guerriers, sont venus à la capitale pour témoigner au gouverneur général leur fidélité à la France, et ont excité une vive curiosité parmi les populations novas.

Le général Pennequin espère, par leur intermédiaire, obtenir la soumission définitive des régions sakalaves encore insurgées.

Le premier mariage sensationnel en fiançailles a été célébré en grande pompe, à la cathédrale catholique, par l'évêque, Mgr Cazet, en présence du gouverneur général, entre le capitaine Trestournel et la fille de l'administrateur Ormieres, chef de la province de Tananarive.

Le défilé du cortège en fiançailles avec des équipes de bourgeoises dames européennes en toilettes élégantes et riches, des officiers, des administrateurs et des gouverneurs indigènes, formait un spectacle très original qui avait attiré une affluence très nombreuse.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Très belle salle, hier soir, au Tulane, malgré un temps détestable et une pluie battante. C'est qu'il s'agissait de la superbe pièce écrite par Willie Collier et jouée par lui-même. C'est un acteur aîné: on s'en aperçoit à la foule qui attire et qui lui envoie ses bravos. Aujourd'hui, en matinée, autre représentation de "Mr Smooth." Il y aura salle comble.

CRESCENT THEATRE.

Au Crescent, les minstrels Wm H. West font fureur. C'est une organisation d'élite, — bons comédiens, habiles chanteurs et amusants danseurs. Il y en a pour tous les goûts, comme pour toutes les bourses. En somme, excellente semaine pour la direction du Crescent.

GRAND OPERA HOUSE.

"Camille" ou la "Dame aux Camélias", a, comme toujours, le don de faire de brillantes recettes, non seulement à cause de la haute valeur de la pièce au point de vue

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé

Avant les Repas. UN APERITIF. Après les Repas. UN DIGESTIF. En tout temps. UN TONIQUE. Chez tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

littéraire, mais aussi à cause de l'interprétation par la troupe Baldwin-Melville. Ce soir, mercredi, pas de représentation à cause du bal de Nérée; mais demain, une splendide revanche de la troupe Baldwin-Melville; salle comble.

THEATRE DE L'OPERA.

Après la brillante représentation de lundi, silence complet à l'Opéra, hier soir. En revanche, il y avait un bal splendide donné par les Atlantiens.

Ce soir, première de "Martha", un ravissant chef-d'œuvre du à la plume de Flotow, un musicien qui n'a que trop peu écrit, avec Mme Madier de Montjan et M. Bonnard dans les deux principaux rôles. A cause de la procession de Nérée, le spectacle ne commencera qu'à 9 heures.

Jeudi, relâche. Vendredi, Rigolotto, avec M. Ansaldo et M. Laroche dans les deux principaux rôles. Et, pour la dernière fois cette année, le ballet de la Poupee. Samedi, en matinée, Carmen. Le soir, pour le bénéfice du Directeur Charley, dernière de Salammbô, la grande nouveauté, le meilleur succès de la saison.

DEPECHE S

Télégraphiques

Nouvelles de Berlin.

Berlin, 20 février.—La Presse allemande continue à discuter les votes et moyens de payer l'accroissement de la flotte. Le "Kreuz Zeitung" recommande d'élever la taxe sur la bière et sur les tabacs.

Les rapports de Kiel annoncent une grande quantité de naufrages par suite des ouragans de vendredi: il faut citer, entre autres, l'Aliona, steamer de pêche, de Hambourg; le steamer Haro Herald, de Sletting; le steamer Verona et dix autres navires.

La Bourse aux Produits de Berlin rouvre ses portes le 1er mars. Le Dr Studt, ministre prussien des cultes et de l'instruction publique, s'est cassé le cou, en tombant sur le plancher du Diet Hall.

Le duc de Saxe-Cobourg et Gotha revient de Russie, mercredi. Depuis quelques jours, la grippe a redoublé de violence. On compte 40 décès de cette maladie dans la semaine qui s'est terminée le 10 février.

La semaine dernière, il y a eu 57 décès à ajouter aux 135 provenant de la grippe ou de complications de cette maladie.

Parmi les victimes, il faut compter la Princesse Louise de Anhalt, la peintre suisse célèbre, Arnold Boecklin est dangereusement malade, et le Cte. Von Beulow est au lit.

Quant à l'ambassadeur White, il est presque entièrement remis.

Retour de Samuel Gompers aux Etats-Unis.

New York, 20 février.—Parmi les passagers arrivés aujourd'hui de la Havane par le vapeur Mexico se trouvait M. Sam'l Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIEME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

VI

LE BARON DE LUKNER.

(Suite.)

Une demi-heure après, il savait que Coupe-la-Peau et Susurrette demeuraient entre les plai-

nes de Paimpalais où se tint la dernière exposition, et le cimetière de La Coulouvenière, chemin des Savoises, une rue de faubourg où se défilent des maisons isolées dont les portes étroites s'ouvrent dans de grands murs sales fouettés à la cendre.

Dès lors, cette maison devint le centre de ses observations et il ne tarda pas à en connaître toutes les particularités.

Charlot avait, en effet, retrouvé la bande André. — Genève n'est pas une si grande ville que des types caractérisés comme ceux qui la composaient pussent échapper longtemps aux investigations d'un homme habile et connaissant son métier, seulement il n'y avait toujours point de chef.

En attendant il étudiait à fond les mœurs et habitudes des quatre personnages.

Le ménage de Coupe-la-Peau et Susurrette passait son temps à flâner dans les environs de la ville, à s'empresser des victuailles et à boire des litres dans les guinguettes qui pullulent de tous côtés.

Un autre — c'était Auguste Billette — faisait le freluquet et rôdait de préférence du côté du boulevard Helvétique où il avait chance de rencontrer des filles.

Le quatrième — c'était Raisonnable — montait les soirs vers Carouge, de l'autre côté de l'Arve, et Charlot le vit attablé dans un coin de salle basse, causant

mystérieusement avec de blêmes individus, aux allures inquiètes et glissantes de conspirateurs.

—Tiens!... tiens! se dit Charlot, en voilà un qui donne dans l'internationalisme.

C'est logique, car avec André ne fait-il pas assez de propagande par le fait? A la pratique du Vol et du meurtre, il joint la théorie. C'est du raffinement.

Charlot Garguille jugea qu'il n'avait pas le temps matériel de s'insinuer dans l'intimité des théoriciens et des pratiquants de l'anarchie qui ont choisis Genève comme centre de ralliement et comme refuge commode et relativement libre. Donc, il ne ferait rien du côté de Raisonnable.

Rien à faire non plus du côté de Coupe-la-Peau et de Susurrette, comment prendre ce couple borné, égoïste et grossièrement matérialiste!

Restait Auguste Billette, vicieux, fanfaron, gourmand, coureur. Il y avait matière à exploiter.

Aussi Charlot-Garguille s'occupait-il tout spécialement de l'infatigable Museau-Fin. Jetant aux orties la longue redingote du pasteur, il se métamorphosait en courtier de commerce: vins et spiritueux de la première maison de Bordeaux; il prit "l'assent", se fit la tête de l'Emploi, et ne tarda pas à trouver l'occasion d'aborder son objectif.

la promiscuité des bocks et des demi-tasses.

—Veuillez vous me passer le "Petit-Journal?"

—Comment donc!

—Je vous remercie.... Il fait bon d'avoir des nouvelles fraîches de son pays....

—Vous êtes Français!....

—Je m'en fais gloire!.... Vous aussi, je suppose?

—Parfaitement.

Et ces paroles une fois échangées, l'on pouvait se fier à l'intelligence de Charlot pour que les choses n'en restassent pas là. Très ingénument, il exposa ce thème.

C'était la première fois qu'il venait à Genève et il faisait ses débuts comme courtier en vins fins. Ses affaires étaient on ne peut plus faciles, vue que la maison qu'il représentait tenait le haut du pavé et que la clientèle y mettait beaucoup de bonne volonté.

de les apparences, mais pour ce qui lui connaît les bons endroits!....

—Il faut croire qu'ils sont nombreux bien cachés, car je n'ai encore rien découvert.

—Dame! fit Billette avec intention, il vous faudrait peut-être un guide?

—Je vous prends au mot, s'écria Charlot Garguille bon coup, lequel serait très fructueux, mais que l'action n'aurait lieu qu'au retour du "principal associé", c'est-à-dire dans une quinzaine de jours.

Quinze jours à passer dans la compagnie de Museau-Fin, cela parut long à Charlot-Garguille. Il prétextait un rappel de ses parents et quitta dans les meilleurs termes et avec force démonstrations d'amitié son complice de rencontre.

L'ami Garguille se laissa exploiter avec une naïveté charmeresse, et revint à Genève son emplette à petit, il apprit plusieurs choses intéressantes.

Billette, vantard et menteur, expliqua que sa déché actuelle n'était que passagère. Il était en Suisse pour s'occuper de la réalisation d'une grosse affaire qui ferait tomber dans son escarcelle des capitaux importants.

Seulement, au dernier moment, un délai de trois semaines environ avait été imposé par la partie adverse, et son principal associé avait prétexté de cette attente forcée pour aller faire une

excursion du côté de Saint-Moritz.

Charlot-Garguille fit jaser son guide, en profitant des moments où le vin de Champagne le rendait plus expansif, sur ce "principal associé" alors en excursion, et "se convainquit qu'il s'agissait d'André."

Il comprit également que la bande méditait un mauvais coup, lequel serait très fructueux, mais que l'action n'aurait lieu qu'au retour du "principal associé", c'est-à-dire dans une quinzaine de jours.

Quinze jours à passer dans la compagnie de Museau-Fin, cela parut long à Charlot-Garguille. Il prétextait un rappel de ses parents et quitta dans les meilleurs termes et avec force démonstrations d'amitié son complice de rencontre.

L'ami Garguille se laissa exploiter avec une naïveté charmeresse, et revint à Genève son emplette à petit, il apprit plusieurs choses intéressantes.

Billette, vantard et menteur, expliqua que sa déché actuelle n'était que passagère. Il était en Suisse pour s'occuper de la réalisation d'une grosse affaire qui ferait tomber dans son escarcelle des capitaux importants.

Seulement, au dernier moment, un délai de trois semaines environ avait été imposé par la partie adverse, et son principal associé avait prétexté de cette attente forcée pour aller faire une

de facilité, grâce à l'intimité qui existait entre son employé Latriole et dame Annette, la gouvernante de la maison Luckner.

Charlot prit l'habitude d'accompagner ledit Latriole dans ses visites à l'appartement de la rue Saint-Honoré et il en profita pour se rendre un compte exact de la situation et des habitudes antérieures de Léona, toujours absente, et qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis son départ.

Ce qui l'intéressait surtout, c'était l'étrange et énigmatique figure de ce baron de Luckner, second mari de Léona, abandonné dans une pièce sourde et calfeutrée de l'appartement, qu'une femme de ménage soignait sommairement et qui faisait sans cesse entendre sa plainte inarticulée:

—Beth!... Beth!... Beth!... Beth!...

Charlot Garguille avait pénétré plusieurs fois près du paralytique, il avait écouté longtemps "touché."

Flowers for the Dead. A little more enthusiasm in the adoption of John Ruskin's ideas during his life would, thinks the Chicago Tribune, have pleased him much better.

JEANS

bonnement, pour l'année: Edition quotidienne, \$12.00;